

avait demain après-midi, à trois heures, il sera toujours temps d'avoir mon argent dans la matinée." Mais je ne sois-je pas que le lendemain était dimanche, je ne pourrais faire négocier ma lettre de change, au cas où elle fût arrivée, et que j'en aurais nécessairement pour une journée de plus à Omaha. Chemin faisant, j'apprends que le bureau de poste ne serait ouvert le lendemain qu'entre midi et une heure; cela m'était à peu près égal pourvu que mon argent y fût, mais ce qui ne m'était pas indifférent, ce qui était même absolument impossible, c'était de passer deux grandes journées à Omaha sans un sou dans ma poche.

(A continuer.)

A. BUIES.

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.
E. HELLO.

Suite.

Il ne faut chercher dans l'*Énéide* aucune peinture de la famille. Elle y a moins de place encore qu'elle en avait à Rome. Chez les Romains la famille disparaissait dans l'Etat. Rome, la ville, était tout pour eux. Ainsi de l'*Énéide*. On y voit la mère qui n'a pas de sœur, la fille, l'épouse, les douces joies et les affections de la famille, il n'en est pas question. Car Enée se console assez facilement d'avoir perdu sa Créuse, quand il a essayé en vain d'embrasser son ombre. Enée n'a pas même la tendresse paternelle d'Ulysse. Il est difficile d'imaginer un personnage plus froid, plus ennuyeux et d'une plus héroïque insignifiance.

La société dans Virgile est peu intéressante. Il n'y a rien qui rappelle les scènes si animées et si vivantes d'Homère.

Didon est entourée de gardes et rend la justice à son peuple quand elle reçoit dans le temple de Junon les compagnons d'Enée et le héros lui-même. C'est là tout ce qu'on sait de son gouvernement.

Le vieux roi Latinus n'est qu'un fantôme incapable de suivre son avis. S'il ouvre son conseil dans son palais comme Agamemnon sur la place publique, ce n'est que pour laisser à un prince étranger de résoudre et d'agir à son gré; et lui-même se retire au fond de son palais.

Evandre, avec son toit de chaume et sa pauvre royauté, est ce que Virgile a conçu de plus intéressant sur la société civile. Mais ce passage n'est pas sans défaut. Le contraste de cette simplicité rustique et de cette royauté chaumière sur le futur Capitole, avec les splendeurs à venir de Rome, si beau qu'il soit, donne une couleur trop moderne à ce charmant tableau.

Le caractère de l'autorité n'est pas ici comme dans Homère la divine majesté du père. C'est la souveraineté inflexible du roi. Didon est entourée de gardes, et Evandre parle en souverain, sans conseil. Latinus lui-même ne doit qu'à sa faiblesse de ne point parler en maître; car son conseil n'est pas un conseil de roi, et il peut, quand il le veut, faire en son nom des alliances sans l'avis de son conseil.

L'hospitalité homérique ne se trouve pas non plus dans Virgile. Aucun de ses détails, si charmants dans l'*Odyssée*. Dans l'*Énéide*, tout se passe entre des rois ou des ambassadeurs. C'est la politique qui domine tout.

La religion de Virgile ne vaut pas mieux que celle d'Homère. En un sens elle vaut moins, parce qu'il n'y croit pas. Les dieux d'Homère sont des absurdités; ceux de Virgile sont des inutilités. Ils paraissent rarement; on dirait qu'ils ont conscience de ce qu'ils sont. Le merveilleux (comme on est convenu de dire, quoique cela n'est pas de sens) est froid et ennuyeux dans Virgile. Ses dieux sont sans vie comme ses héros. On sent trop qu'ils n'ont rien à faire dans l'action et que la religion n'est qu'un accessoire de la politique. Virgile le sent lui-même. Son héros suit moins les inspirations de ses dieux que ses dieux ne suivent celles de la politique.

Les songes jouent un grand rôle dans l'*Énéide*. Ils déterminent toutes les grandes actions. Le reste du surnaturel dans Virgile n'est qu'une pâle contrefaçon de l'Olympe d'Homère.

Au point de vue de l'art l'œuvre de Virgile est à une distance infinie de celles d'Homère. Il n'a pas su comme le poète grec peindre l'homme dans la vie extérieure; et il n'a peut-être pas mieux compris les vraies relations de l'homme avec la nature et avec la divinité.

Virgile a-t-il un idéal?—Il ne dit pas aussi crument qu'Homère que le bonheur est tout entier en cette vie dans l'abondance, les chants et les festins; mais jamais il ne sort de l'homme. Virgile semble croire que l'homme n'a rien à faire ici-bas que de fonder des empires, et de s'acquérir la gloire et la grandeur.

Il semble au premier abord que les sens ont moins de part dans Virgile que dans Homère. Il n'en est rien. La corruption y est plus cachée et plus profonde. On n'y respire jamais ce parfum de simplicité et d'innocence qui fait tout le charme de la famille homérique.

Ce qui manque à Virgile, comme à toute l'antiquité, c'est la jeunesse. L'antiquité n'a jamais connu la jeunesse, la vraie jeunesse. La raison en est bien simple. C'est Lacordaire, je crois, qui a dit dans la plus belle de ses conférences: "La jeunesse est saur de la virginité."

La seule peinture remarquable dans l'*Énéide*, c'est celle de l'amour sensuel. Didon serait un chef-d'œuvre si le poète avait su rendre morale cette peinture; si vraie et si saisissante de la plus terrible des passions. Mais il suffit de comparer la Didon de Virgile à la Phèdre de Racine pour comprendre ce qui manque au poète romain d'idéal et de pureté.

J'avoue même que je suis peu touché de Nisus et d'Euryale. Je trouve ces amis froids malgré leurs tendresses. Les détails de l'histoire sont touchants; mais il y a là quelque chose qui n'est pas la note pure et tendre de l'amitié. Il faut bien dire au poète ce que saint Paul disait à toute l'antiquité: "Sine affectione." C'est que tous les sentiments humains ont besoin pour garder tout leur éclat et leur parfum de germer et de s'épanouir dans un cœur pur; ce qui manquait à Virgile.

Le poète est si préoccupé des sens qu'il n'a su, comme l'antiquité donne d'autres récompenses à la vérité et d'autres châtements au crime que des récompenses et des châtements qui

n'ont rien de spirituel. Jouer sur le gazon, simuler des combats, chanter aux accords de la lyre, c'est toute la félicité des justes. Il n'est pas étonnant que des âmes si peu récompensées désirent revenir encore dans des corps périssables et recommencer les hasards de la vie terrestre.

Virgile revient ainsi au même point qu'Homère, avec cette seule exception qu'Homère avait encore trop de sens pour croire à la métempsycose.

Il y a cependant un point par où Virgile l'emporte infiniment sur Homère: C'est la croyance à une justice divine qui punit dans le Tartare les crimes des hommes et fait redire éternellement par la bouche d'un coupable:

Discite justitiam moniti, et non temere divos.

Sans doute Virgile n'a pas inventé ces idées: c'étaient les croyances des peuples et les enseignements des philosophes qu'il traduisait en beaux vers. Mais le poète a du moins le mérite de la croyance à la justice éternelle, et celui de l'avoir célébrée aussi bien peut-être qu'on le pouvait de son temps.

Comment le poète sait-il concilier le châtement éternel du crime avec la récompense temporaire de la vertu? C'est le secret du poète; probablement le secret de la flatterie.

Le sixième livre de l'*Énéide* est peut-être le seul qu'on trouve trop court. C'est l'un de ceux où Virgile s'est montré le plus romain des poètes de Rome. Toute l'histoire de Rome s'y trouve jusqu'aux jours d'Auguste, et c'est là que le poète adresse à sa patrie cette parole fameuse:

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Ce n'est plus Troie et ses Pénates vaincus qui occupent l'âme du poète; c'est l'image de la grandeur de Rome qui le poursuit partout.

Non content d'évoquer dans les Champs-Élysées les âmes des justes, qui unit à de nouveaux corps feront plus tard la gloire de Rome et l'orgueil de ses grandes familles, il s'amusera à écrire sur le bouclier d'Enée tous les grands événements de sa patrie, depuis Romulus et la louve jusqu'à la bataille d'Actium. Heureux le poète s'il n'eût pas toujours cherché à faire de l'histoire de son pays le piédestal de la grandeur d'Auguste!

L'*Énéide* exprime encore, avec ce besoin de flatterie que les siècles sans caractère prennent volontiers pour de la reconnaissance, l'aspiration du monde vers la paix. On sent à le lire que Rome fatiguée de combats ne demande plus qu'à gouverner le monde par la politique et à jouir en paix de son abondance et de ses victoires. Les combats dans l'*Énéide* n'ont aucun intérêt. Ce ne sont que de pitoyables abrégés des batailles homériques. L'âme du poète est ailleurs. Elle est dans les émotions plus douces de la poésie, et dans les émotions du cœur remué par des passions plus profondes. Mais il échappe à la corruption de son temps par l'amour de la campagne. Ces doux souvenirs sont un des charmes du talent de Virgile. Il joint une douce rêverie et ce don exquis de l'harmonie qu'aucun poète n'eût davantage.

La douceur et la rêverie sont avec l'amour des champs les traits dominants du caractère de Virgile. C'est un poète essentiellement doux et mesuré, toujours réservé et maître de lui-même, jusque dans l'effort même de la passion. Virgile ne s'oublie jamais, même quand il pleure. Il pleure avec élégance. Il compose quelquefois son émotion.

On a beaucoup vanté, je crois, la tendresse de Virgile. C'est une des qualités qui lui manquent davantage. Il n'a rien de la ferocité d'Homère; mais il n'a rien non plus de sa tendresse naïve. Sa sensibilité est douce et rêveuse, rarement elle est tendre. C'est que de son temps les mœurs étaient trop molles pour être sauvages et trop corrompues pour être tendres. Mais si les karmes de Virgile sont rares, elles sont exquis, et on ne les oublie pas.

Ce qui caractérise la composition de Virgile, c'est l'harmonie des proportions. Ce qui caractérise son langage c'est l'unité de ton et de couleur. Rien de brusque, rien de criard ni de déplacé. Peut-être même le poète n'a-t-il pas assez varié les couleurs et le ton de sa poésie. L'unité devient uniformité. L'asclépiade disait: "L'éloquence continue ennue." Dans Virgile l'élégance continue finit par ennuyer. Ce défaut marque déjà la maturité précoce de la poésie latine.

Virgile est le poète romain par excellence, par le caractère de son génie si calme et si mesuré qui remplaçait l'inspiration de la nature par des combinaisons savantes et la patience du travail. L'*Énéide* a été composé comme l'empire romain avec les dépouilles des nations vaincues.

Il est le poète favori de Rome parce que c'est lui qui a le mieux chantées ses grandes destinées. C'est lui que les Romains ont étudié et imité davantage. Malheureusement l'imitation n'a produit que des défauts. On a pris à Virgile le culte de la phrase, de l'élégance et de l'harmonie sans lui prendre ce qui fait sa principale beauté, l'amour des champs et la sensibilité rêveuse. Après Virgile il n'y a plus que la poésie fardée d'Ovide et les hurlements indignés de Juvénal.

Après Virgile comme avant lui il n'y eut aucune épopée remarquable. La *Pharsale* de Lucain n'est que Pébauche d'un historien réclamateur des guerres civiles entre César et Pompe. Les autres essais ne méritent même pas d'être mentionnés.

Le lecteur me pardonnera de dire un mot en passant sur Ovide. On ne manquera pas de trouver cette page déplacée. J'avoue que je ne m'inquiète peu. Ma langue me tourmente trop. Il faut bien que je parle. Au reste, lecteur, quand votre langue vous tourmentera si fort pour faire un acte de courage et dire quelque bonne vérité méconnue, n'ayez pas la faiblesse de la retenir. Si vous avez le bonheur d'avoir une pensée n'ayez pas honte de la lâcher. Je crois en avoir une. Je la donne franchement et naïvement au lecteur pour qu'il en fasse profit s'il y a lieu.

Je ne sais quel critique s'est avisé d'appeler Ovide un poète épique. Quel éloge! et pour quel homme.

Ovide m'a toujours semblé une des plus tristes conséquences du péché originel. Il est impossible d'être plus faux, plus froid, plus vil et plus bête.

Il n'a manqué à Ovide que d'avoir vécu dans le XVIIIe siècle. Ce qui caractérise parfaitement le XVIIIe siècle, c'est son engouement pour Ovide. Ils étaient trop dignes l'un de l'autre pour ne pas s'aimer. Il fallait à ces âmes si profondément basses et viles un poète sans cœur; à ces penseurs qui n'eurent jamais une idée d'un homme qui n'eût jamais pensé. Ils trouvèrent Ovide. Ovide trouva le XVIIIe siècle. Ils étaient faits l'un pour l'autre.

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

LA BUTTE MARQUÉE

Notre artiste, M. Julien, nous envoie un dessin fort intéressant. Le détachement de la police à cheval du Manitoba est passé par ce qu'on appelle *La Butte Marquée*. Ce nom lui vient d'un phénomène qui, pour n'être pas sans exemple, n'en est pas moins intéressant. C'est l'empreinte très-distincte sur une grosse pierre d'un corps humain, comme celle par exemple que les enfants se plaisent quelquefois à faire sur la neige. On suppose qu'un homme serait tombé mort à cet endroit et que par la pétrification, après une longue suite d'années, les principales lignes du cadavre se seraient conservées.

SIR RICHARD WALLACE

Sir Richard Wallace mérite une place, dans les annales de Paris, à côté de Montyon et du "Petit manteau bleu." Pendant les temps néfastes que nous avons traversés, on a vu son inépuisable bienfaisance s'efforcer sans relâche de soulager les souffrances de la population de la capitale. Lorsque des souscriptions ont été ouvertes, il s'est toujours inscrit sur la première liste pour des sommes considérables. Au cours de la guerre, il a fait les frais d'un service complet de voitures d'ambulance, tandis qu'il restait lui-même dans Paris assiégé, ouvrant sa porte et sa caisse à toutes les infortunes intéressantes, et transformant en hôpital pour les blessés les salons de sa propre résidence.

Est-il besoin de parler aussi de ces jolies fontaines, si utiles aux classes populaires, qui ont été construites à ses frais dans tous les quartiers de Paris, et dont il va doter également la banlieue suburbaine? Ces quelques lignes suffisent, car la population de Paris n'est pas ingrate, et elle n'a pas oublié la dette de reconnaissance qu'elle a contractée envers Sir Richard Wallace.

Nous nous proposons maintenant de joindre quelques lignes de biographie au portrait du célèbre philanthrope anglais, que nous publions dans le numéro de ce jour. Sir Richard Wallace est né à Londres, le 26 juillet 1818. Il a épousé Mlle Castelnau, fille d'un officier dans l'armée française. Son fils, Edmond Richard Wallace, né en 1840, a embrassé la carrière militaire. Après le siège de Paris, le gouvernement français, voulant honorer les services éclatants de Sir Richard Wallace, lui envoya le cordon de Commandeur de la Légion d'honneur. De son côté, la reine d'Angleterre lui conféra le titre de baronnet.

Sir Richard Wallace de Hertford-house siège actuellement au parlement britannique. Héritier testamentaire du marquis de Hertford, il est un des plus grands propriétaires terriens du Royaume-Uni. C'est principalement en Irlande que sont situés ses vastes domaines. Nul ne sait mieux que Sir Richard Wallace faire usage d'une immense fortune. Amateur passionné des arts, il enrichit sans cesse les merveilleuses collections qui lui ont été léguées par le marquis de Hertford et qui sont célèbres dans le monde entier. En ce moment encore, on peut admirer quelques-uns de ses principaux tableaux qu'il a bien voulu prêter à l'exposition du Palais-Bourbon, au profit des Alsaciens-Lorrains.

LOIN DE SON PAYS

Un petit musicien, victime peut-être d'une speculation barbare, épuisé par la fatigue, s'est arrêté sur son chemin et le sommeil n'a pas tardé à s'emparer de lui. Qui sait si le sommeil, cette consolation des déshérités de la fortune, ne lui apporte pas l'image du pays qui l'a vu naître, de sa mère qu'il a laissée si jeune? Lorsqu'il s'éveillera il apercevra près de lui d'autres enfants dont il remarquera les regards à la fois curieux et sympathiques. Il reprendra son instrument, on lui donnera quelques sous et il continuera sa route. Telle est la vie de ce petit malheureux.

PELERINAGES MAHOMETANS

Il faut avouer que voilà une singulière manière de se sanctifier. Et pourtant c'est comme cela que les choses se passent dans les fameux pèlerinages à La Mecque. Trois ou quatre cents fanatiques se font marcher dessus par le souverain monté sur un cheval tout blanc. Ils se relèvent meurtris, rompus, les os tout brisés et se mettent à chanter: Allah! Allah! Dieu seul est grand et Mahomet est son prophète!